

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 11

Artikel: On consellié ao rebut
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



MIDI A ST-FRANÇOIS

ORSQUE la petite horloge ronde du kiosque de St-François marque le milieu du jour, elle n'a pour témoin que l'église austère, les banques, la grande poste et quelques flâneurs. Soudain, la vaste place, comme une fourmilière dans laquelle on donne un coup de pied, se peuple de la foule la plus dissimblable. C'est alors un quatrième acte d'opéra italien avec le grouillement des figurants dans un décor presque moderne. En face de l'étranger, qui parvient essoufflé au sommet du Petit-Chêne la vieille église se présente calme au milieu de l'agitation, offrant l'abri de sa voûte ouverte et la vue de son clocher carré, enlassé de pierre.

Des banques, des bureaux, des magasins de la place s'échappent des employés, impatients de respirer l'air du dehors. L'horloge du kiosque qui, de son œil inexorable surveille les arrivées tardives aux rendez-vous, voit passer des centaines de personnes et semble examiner méthodiquement chacune d'elles. Certains messieurs s'éloignent précipitamment bousculant les importuns qui se trouvent sur leur passage ; quelques hommes d'affaires discutent avec de grands gestes ; une dame dévisage une passante et cherche une critique à faire sur sa toilette ; les ménagères chargées de lourds paniers se frayent difficilement un passage entre les étudiants groupés en cercle. Soudain, l'une d'elles se retourne, lui manque une aubergine ; elle l'aperçoit au milieu de la place, elle veut aller la chercher, mais une auto arrive en claksonnant, passe sur l'aubergine et la réduit en marmelade. Partout des groupes se forment, puis se disloquent et d'autres leur succèdent. Ici, des jeunes filles babilent et rient, insouciantes et gaies près de quelques messieurs dont le front plissé et les yeux vagues trahissent les soucis. Nombre d'employés attendent qui, un tram, qui, un ami, en se promenant.

Sous les yeux exercés des agents de police fiert en nombre infinie les véhicules bruyants. Les autos fuyaient sans arrêt, laissant à peine aux piétons le temps de traverser la chaussée. Les motos grondent, les autos claksonnent, les trams grincent sur leurs rails et les cyclistes font triste mine, marchant à pied à côté de leur vélo. Les trams circulent sans cesse, s'arrêtant devant le kiosque, sont immédiatement assiégés et envahis par leurs habitués, puis ils repartent, bondés de voyageurs et... d'autres arrivent.

Quelques minutes encore et peu à peu le tumulte s'apaise ; la place a retrouvé pour quelques heures un calme relatif.

Alors presque involontairement devant le chaos journalier de la place principale d'une ville du XX^e siècle, je me demande quelle contenance prendrait Moïse ou un de ses contemporains, s'il se trouvait tout à coup devant le kiosque des trams de St-François, à midi.

S. G.

Le bon moment. — La femme d'un député à son amie :

— Moi, vois-tu, je présente toujours mes notes de couturière et de modiste à mon mari pendant une session, en ayant soin de choisir le jour où l'on traite du budget.

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors il est habitué aux fortes sommes, et il ne murmure jamais.

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON CONSELLIÉ AO REBUT

MONSU Petsegnet étai vegnâi consellié lâi a dza on par d'an à la derrâire trolili. Sé pas porquie ! et lâi n'ein, sâ pas mé que mè ! Lâi avâi zu dâi trevoune entre ristou et griou et quemet Petsegnet étai dâi dôu, l'è li que l'a étâ met. L'amâve bin veni ào Grand Conset. Oh ! na pas po lâi menâ lo mor, n'avâi pas prâo de boutafrou et n'arâi pas pu pidâ avoué quelque niâffer que lâi avâi. D'ailleu lo desâi lì mêm : Quand liaizo lè loi que lo Conset d'Etat no bâille, lè compreigno prâo. Mâ quand clliâo coo sè mettant à no lè z'espliquâ on lâi vâi pe rein onn'istiére. Ein a que mé ie dévesant, mè l'emboullant lè z'affäre ! Adan, allâvâ ài tenâblii po se dâi coup lâi avâi l'appet nomina ; et pu quand lo président desâi : « La séance est levée ! » l'ètai lo premâ fro. On a sâi quand faut accutâ trâo grand teimps et tot lo Grand Conset ne sè passe pas dè coûte lo Tsati !

Monsu Petsegnet l'ètai dan on consellié que l'amâve son metî. Lâi sè plliézâi et l'arâ bin desirâ fêre on accordâiron à vya lè dôu : li et lo metî de consellié. Mâ vo séde, dein clli metî, lâi a bin dâo casuet. Clli casuet, l'è lè vôte.

L'è que, lâi a pas. Ti lè quat'r'an, hardi petit ! Sè faut remettre su lè reing et dèvesâ, et allâ pè lè velâdzo sè fêre vère, c'â vo séde : s'on lâi va pas dein lè velâdzo on è vito àoblliâ, quemet on vilhio fontsi qu'on bete derrâi lo caste borri quand on ein a on nâovo.

Adan, monsu Petsegnet sè remet ein campagne et allâ-lâi ! Bâire quaque verro, sè reduire aprî la miné et mau à la tita lo leindèman !

Mâ, la mère Petsegnet l'ètai asse benaise qu'on vî que dzaille. Cein lâi allâve de s'ôbre dere : « Madama la consellié ! » et l'è lâ que tousenâve son hommo po que sè dègremelhie po lè vôte.

— Te sâ ! que lâi fasâi, se t' pas nommâ, t' sâ su d'âvai ta couistâi !

Et la mère Petsegnet l'ètai bouna po lo fêre, allâ pî ! L'è lâ que portâve lè tsausse. Petsegnet dèvessâi reveni consellié ào bin, gâ son pétâiru !

Ma fâi, lè vôte sant lè vôte ! Lâi a zu dâo miquemaque, on eimbroulâdzo, dâi liste po lè z'on, dâi liste po lè z'autro. Quand l'ant comptâ lè vôte, Monsu Petsegnet n'ètai pas renommâ.

L'a étâ rido motset. Quemet faillâ-te dere l'affäre à sa fenna ? L'ètai né. Allâve la trovâ dza lâi. L'è su que sè relèvera de colère. Quemet dâo diâbllio faillâ-te lâi dere ?

L'avâi dèvénâ justo ! La mère Petsegnet étai ào l'hî, veryâ contro la parâ. Fasâi assemblant de droumî po laissâ dèvesâ son hommo lo premâ.

Petsegnet desâi rein. Tserfîve 'na rebriqua. Sè dèvite, va tot pllian sè betâ ào bord dèso lo levet po pas reveillî la fenna. Mâ stasse, sein sè reverâ lâi fâ dîse d'onna voix grindze :

— Eh pu ? prâo su que t' pas revenu !
Et lo monsu Pestegnet l'a repondu :

— M'ant nommâ... ancien consellié !

La mère Petsegnet n'a pas bin cein ruminâ à tsavon. S'è reverya contro son hommo et lâi a de :

— A la boun' hâora !

Marc à Louis.

A PROPOS D'UN LIÈVRE

L'AUTRE jour, je me suis trouvé, à table, en la compagnie de M. Pantaléon, ce fin gourmet, ce conteur si amusant. Cette fois, le consciencieux et véridique homme était amphitryon : c'est dire assez que nous fûmes traités d'une façon *supercoquettieuse*. Entre autres rôts, un magnifique arrière-train de levraut vint étailler au milieu de la nappe son élégante parure de lardons dorés, et nous embaumérer de son fumet exquis.

— Voilà une pièce superbe et pleine d'agréables promesses, ne put s'empêcher de faire remarquer un convive de la société, en se pourléchant.

— Je crois qu'il sera tendre, observa M. Pantaléon.

En même temps, pour nous donner une preuve de son infaillibilité en matière culinaire, il appuya délicatement sur les chairs fumantes la pointe du couteau à découper, qui s'y enfonce sans effort.

Cette moitié de l'infortuné animal reprit M. Pantaléon en déposant le couteau à côté de lui, me rappelle une assez plaisante histoire de cet automne.

— Dites, dites ! s'exclama-t-on de toutes parts.

Les estomacs désiraient se reposer un instant par une sorte d'intermède.

Sans se faire prier davantage, M. Pantaléon, qu'on mettait sur son terrain favori, continua en ces termes :

— Là-bas, j'ai pour voisin un jeune agriculteur, robuste garçon, prétentieux, appelé prosaïquement Nicolas, mais qu'on a décoré du surnom de Lichard, en raison de son appétit formidable et de son penchant pour les bons morceaux.

M. Lichard est un pêcheur merveilleux : il n'a qu'à tremper les pieds dans un cours d'eau quelconque pour en faire sortir des truites à volonté. Indépendamment de cela, il a des prétentions au titre de chasseur ; on le voit souvent, la carnassière sur le dos et le fusil sous le bras, arpenter la campagne ; mais, hélas ; ici l'adresse lui fait défaut : il rentre toujours bêdoüille.

Tous les dimanches, ce dont il était on ne peut plus flatté, je le recevais à ma table, qu'il défrayait amplement de poissons et d'écrevisses.

Un jour, contrarié par une fausse digestion, je lui dis :

— Lichard, mon ami, tu pêches à miracle ! tu nous fais tant manger de truites qu'elles commencent à nous fatiguer. Tu vas à la chasse aussi, je crois ; régale-nous au moins une fois de ton gibier !

— Rien de si facile, M. Pantaléon, me dit-il ; je vous prrrromets un lièvre pour dimanche prochain ; nous le mangerons à midi ; dites à votre cuisinière de tout préparer pour que la bête soit tôt cuite.

— Bien sûr ?

— Aussi sûr que je me nomme Lichard, fit